

Interview d'Albert Breuer: les préparatifs de dernière minute (Bruxelles, 28 février 2007)

Source: Interview d'Albert Breuer / ALBERT BREUER, Étienne Deschamps.- Bruxelles: CVCE [Prod.], 28.02.2007. CVCE, Sanem. - VIDEO (11:23, Couleur, Son original).

Copyright: Transcription CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/interview_d_albert_breuer_les_preparatifs_de_derniere_minute_bruelles_28_fevrier_2007-fr-3a57b35e-217a-458d-a519-92188a09bc06.html

Date de dernière mise à jour: 04/07/2016



Interview d'Albert Breuer: les préparatifs de dernière minute (Bruxelles, 28 février 2007)

[Étienne Deschamps] Et pendant les jours qui précèdent donc la cérémonie de signature, quand vous êtes déjà à Rome, avec d'autres fonctionnaires et avec tout le matériel, qu'est-ce qu'il reste encore à faire? Il reste encore à préparer les traités?

[Albert Breuer] Ah oui, bien sûr, c'était ça, l'idée de base – à Val Duchesse, ils avaient commencé à imprimer déjà une centaine de pages. Mais cette centaine de pages était presque un malheur, parce que le comité était en train de discuter encore et à la page 25, il fallait encore changer toute une ligne ou alors à la page 68, il fallait changer un mot et il fallait du personnel pour ça. Au fur et à mesure, les coups de téléphone arrivaient, le chef de la ronéo en bas, il disait: «Mais moi, je ne sais plus où j'en suis...»

Parce qu'il fallait chaque fois sortir une centaine de stencils, c'est haut comme ça. Et chaque fois chercher là-dedans, numéro tel et tel, le mettre dans une machine et refaire le mot, d'abord du rouge, fermer avec du rouge... comme du rouge à ongles pour les dames, et refaire le mot convenablement. Et lui aussi il était complètement sur les genoux, mais tout cela marchait. Jusqu'au jour... jusqu'au jour où la catastrophe est arrivée... Et de ça je voudrais vous parler.

La catastrophe était très simple. Dans cette fameuse salle de ronéo, on avait mis par terre des bâches, des cartons, des sortes de plastique et tout ça pour protéger ce plancher, qui avait plusieurs centaines d'années. Le Campidoglio est tout de même quelque chose de sacré.

Les femmes de ménage sont arrivées le matin, ou le soir, ou la nuit. Elles ont pris tout ce qui était noirci, elles l'ont pris et l'ont jeté dans les poubelles. Et *via!* C'était parti.

[Étienne Deschamps] Donc ça c'était toutes les pages déjà préparées pour le jour de la signature?

[Albert Breuer] Oui, oui... Mais tout était encore un très grand tas de documents, pas encore assemblés, pas agrafés surtout. Sinon elles n'auraient peut-être pas bougé. Mais alors les stencils, c'était le plus important. Elles avaient pris ça, dans les poubelles, dans des sacs... qu'est-ce que je sais? Et ça a été transporté au dépotoir de Rome. Nous on arrive là, où sont les stencils? «Abbiamo buttato tutto. – E perché? – Ma... era sporco!»

J'ai dit: «Sporco!? Ça ne m'intéresse pas! Vous avez maintenant détruit quelque chose d'impayable!» Bref, nous avons essayé d'aller sur les dépotoirs de Rome, où il y avait des centaines de tonnes d'ordures, qui étaient versées l'une après l'autre, et pour juste trouver le camion qui avait les choses du Campidoglio, c'était impossible... C'était une catastrophe.

Alors, on a décidé de faire venir de Bruxelles et de Luxembourg, des demoiselles de différentes langues – des Italiennes, surtout des Néerlandaises, des Allemandes – pour refaire une frappe de 180 pages. Les demoiselles sont arrivées, on les a mises au travail. Mais ça ne va pas si vite que ça. Une page frappée comme ça, il faut du temps. Et lentement, nous avons compris que ça allait être juste. Mais moi, entre-temps, j'avais demandé déjà de l'aide pour en bas, à la ronéo, pour avoir des tréteaux, pour mettre les pages tirées, pour les mettre en ordre sur ces planches. Alors ça commençait de 1 à 10, 11 à 20, 21 à 31, et ainsi de suite... Et ça marchait. Jusqu'à la page 40 ou 50, et puis les étudiants, les étudiants... – j'avais demandé, non pas moi, mais le secrétariat avait demandé à l'université – les étudiants étaient très gais, très *happy*, ils gagnaient un peu d'argent. Ils étaient là, ils assemblaient... sans faire attention au numérotage. J'ai dit: «Attention, ça doit se suivre, paquet par paquet par paquet...».

Bien. Le jour après, j'arrive le premier là, au Campidoglio, ils étaient devant la porte: «Ah, buongiorno dottore! Come va?», et ainsi de suite. Je dis: «Andiamo!». – «Ah no, sciopero!». J'ai dit: «Qu'est-ce que c'est ça, *sciopero*? C'est un jus d'orange ou quoi?» «Non... Sciopero! Nous voulons plus d'argent.» Ça prenait aussi deux heures avant d'avoir l'accord du contrôleur financier à la place de Metz et ils ont commencé à travailler. Alors, au lieu de mettre 10, 20, 30, 40, ils ont fait effectivement 10, 20, 30, 40, et

puis soudainement 80, et puis 70, et puis ainsi de suite. C'était devenu quelque chose d'incroyable. Ils ont tout mélangé et ils ne savaient pas comment il fallait faire. Et moi, j'étais tout le temps derrière, «Il faut faire attention, vous devez suivre ça et ça et ça et ça...» Rien à faire.

[Étienne Deschamps] Donc on est quelques jours avant la signature et les documents ne sont pas prêts?

[Albert Breuer] Ils ne sont pas prêts. Le dernier jour, quand moi j'avais aussi fait la grève quasi à neuf heures du soir, j'ai dit: «Maintenant vous arrêtez. Au revoir! Arrivederci!» – «Ah oui, mais dottore...» Et là, non, j'ai dit: «C'est fini avec le docteur, vous avez mal travaillé, voici votre argent et vous partez».

Mais qu'est-ce qu'il fallait faire alors? Monsieur Calmes qui était chargé de garantir...

[Étienne Deschamps] Et à ce moment-là, Calmes, il est à Luxembourg, il est à Bruxelles, ou il est déjà à Rome?

[Albert Breuer] Il était là aussi! Il était là, aussi le «père Kasel» était là, monsieur Guazzugli était là, et toute la bande. Et qu'est-ce qu'on va faire? Et alors, ils ont eu une idée lumineuse, très connue: un traité, à peu près cette grandeur-là, une page DIN A4, mais beaucoup plus chic. Le traité était avec la page 1, avec le préambule et tout, dernière page, la signature, et entre, c'était zéro. Et ça a marché. C'était vraiment quelque chose d'incroyable et ils n'étaient pas au courant – les signataires – ils n'étaient pas au courant! Parce que si on avait dit: «Vous signez quelque chose comme ça», ils auraient dit non. On va refaire tout le jeu. Et ça a marché! Après, bien sûr, c'était tiré, c'était préparé, on mettait les pages manquantes, mais l'intérieur était blanc.

[Étienne Deschamps] Mais c'est Calmes qui a pris la responsabilité de faire signer un traité vide?

[Albert Breuer] Ah ça je ne sais pas. Non, non, non, ça je ne crois pas qu'il avait ce courage-là. Ça c'était quelque chose qui était discuté avec les autorités italiennes. Très peu de monde était au courant. Moi je n'étais même pas au courant. Les autorités italiennes ont peut-être dit: «On doit faire ça, sinon c'est une catastrophe». Moi j'avais préparé, avec une cire à cacheter, les bandes rouges. J'avais un tampon, que j'avais acheté à Luxembourg, chez Nimax – ça ne vous dit rien, c'est un fournisseur luxembourgeois – parce qu'il fallait le faire en deux jours. Et Nimax me dit, je ne peux pas faire ça en métal, mais en caoutchouc, je peux vous le faire. Et alors j'ai poussé le tampon. Le meilleur était le premier, parce que les lettres et tout sortaient encore. Et le troisième, c'était déjà plat, comme ceci, et le cinquième est plat comme ça.

[Étienne Deschamps] Fondu?

[Albert Breuer] Fondu. Le caoutchouc avait fondu.

[Étienne Deschamps] Et qu'est-ce qu'il avait sur ce cachet? Comme texte?

[Albert Breuer] Secrétariat général du... Je ne me rappelle plus, tout de même. Mais il me l'a fait assez rapidement, ce monsieur Nimax, le premier fabricant de tampons à Luxembourg, mais il disait: «En métal, il me faut 5, 6 jours». Le tout était pressé.

Alors ces messieurs ont signé, d'un air grave, et très persuadés qu'ils faisaient un acte fantastique, et voilà.

[Étienne Deschamps] Et à l'époque, personne ne le savait? La presse ne l'a pas su non plus, les photographes qui étaient présents?

[Albert Breuer] Ah non, ah non! Si vous lisez l'article de monsieur Kasel, la presse voulait absolument qu'on ouvre le document pour photographier les pages. Ils le tenaient comme ça. Ha! ha! ha! ha! ...Pour sauver l'honneur.